

HOMÉLIE MESSE CHRISMALE 11 avril 2017

« En ce temps-là », nous dit l'Évangile. Ce temps-là, celui de la venue du Sauveur, n'est pas si loin de nous, mais il était finalement assez différent du nôtre. L'humanité y vivait dans des limites plus étroites : on ne savait pas ce qu'il y avait au-delà du pourtour de la Méditerranée, et on s'en accommodait très bien. Le monde était moins fragmenté, moins multipolaire, donc moins angoissant qu'aujourd'hui. Il y avait une puissance dominante et des peuples dominés : mais la domination romaine était aussi un gage de stabilité, et on finissait par s'y résigner. L'humanité n'était pas moins violente qu'aujourd'hui, ni moins barbare. Mais elle n'avait pas encore inventé tous les moyens techniques dont elle dispose de nos jours pour démultiplier sa violence : elle n'avait ni armes chimiques, ni armes nucléaires, même pas d'armes à feu, mais simplement des épées, des javelots, des catapultes... bref, des armes qui nous apparaissent presque aujourd'hui comme des jouets pour les enfants. C'était, pourrait-on dire, une humanité à l'échelle humaine : ce n'était pas une humanité globalisée, avec des informations qui parviennent dans l'instant à l'autre bout de la terre ; ce n'était pas une humanité à l'étroit dans son milieu vital, tentée de l'exploiter jusqu'à le consumer, de le défigurer jusqu'à le rendre méconnaissable. C'était une humanité qui pouvait encore légitimement penser que son univers était plus grand qu'elle, qu'il était mystérieux et sacré, habité de forces non maîtrisables, et qu'il fallait chercher à se le concilier, à se le rendre propice, plutôt qu'à le dominer. Les sages de cette époque répétaient tous d'ailleurs que l'idéal du sage était de « suivre la nature » et non de la transgresser : ils étaient peut-être plus écologistes, sans le savoir, que beaucoup de nos écologistes d'aujourd'hui. C'est dans ce monde stable, ou du moins aux évolutions très lentes, que se situe le « temps » de l'Évangile : il n'est pas très étonnant qu'il nous parle de la patience du cultivateur qui attend la germination, ou de celle du pasteur qui s'intéresse au devenir d'une seule brebis plus qu'à la productivité du troupeau dans son ensemble.

Mais ce temps-là, ce temps lent, apparaît tout à coup comme la plénitude du temps. C'est le temps où Dieu exauce la prière des justes qui montait vers lui depuis tant de siècles : « Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais ! Les montagnes fondraient devant toi ! » (*Isaïe* 63, 19). Oui les cieux se sont ouverts, et la Parole éternelle de Dieu est descendue sur la terre. Quand elle retentit dans la synagogue de Nazareth, il lui suffit de reprendre l'oracle qui, bien des siècles auparavant, était sorti de sa bouche par le ministère de son prophète : « L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé annoncer la bonne nouvelle aux humbles, guérir ceux qui ont le cœur brisé, proclamer aux captifs leur délivrance, aux prisonniers leur libération, proclamer une année de bienfaits accordée par le Seigneur. » Il suffit à la Parole de Dieu de reprendre ses propres mots, mais en y ajoutant un mot nouveau, un mot qui change tout : « *aujourd'hui* ». « Ce passage de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est *aujourd'hui* qu'il s'accomplit. »

« En ce temps-là », ce n'est pas le passé. Ce n'est pas le « il était une fois » des contes et des légendes. « En ce temps-là », c'est aujourd'hui. Cette voix qui s'élevait par-delà les siècles, revenant régulièrement dans le cycle liturgique de la synagogue, la voilà qui se tient aujourd'hui en personne au milieu de l'assemblée, dans ce chapitre 4 de l'évangile de Luc où les habitants de Nazareth voient de nouveau parmi eux celui qui a grandi au milieu d'eux. « Jésus referma le livre, le rendit au servant et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui. Alors il se mit à leur dire : "ce

passage de l'Écriture que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'il s'accomplit". »

Dans un autre passage, le prophète Isaïe annonçait la venue d'un temps où tous seraient « enseignés par Dieu » (*Isaïe* 54, 13), et il ajoutait : « grand sera leur bonheur ! ». Comme il est grand en effet aujourd'hui, le bonheur des habitants de Nazareth, devant qui la prophétie se réalise ! Imaginez Dieu lui-même apparaissant ici, dans notre cathédrale, et nous dévoilant le sens de ses paroles ! Comme nous serions heureux, et comme tout nous paraîtrait soudain évident, cohérent, irréfutable !

Pourtant, le bonheur des Nazaréens est de courte durée. Passé le premier moment d'étonnement – on dirait aujourd'hui « de sidération » –, les voilà devenus suspicieux. Ils demandent à voir, à vérifier : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ? »

Que s'est-il donc produit en eux ? Risquons une explication : le mot « aujourd'hui » leur est insupportable. Qu'on lise la Parole de Dieu, soit. Qu'on en donne des explications qui ne dérangent personne, à la bonne heure. Mais qu'elle prétende s'accomplir, et s'accomplir aujourd'hui, voilà ce qui n'est pas tolérable. Elle ne peut exister que fossilisée par les siècles, en grimoire mais non en personne, au passé mais non au présent, à l'extérieur de nous mais non en nous. Du même coup, ils sont bien incapables d'entendre la suite, et de l'entendre pour eux, comme une promesse enfin accomplie : « Je mettrai le diadème sur leur tête au lieu de la cendre, l'huile de joie au lieu du deuil... Vous serez appelés "prêtres du Seigneur", on vous dira "servants de notre Dieu"... Je ferai avec vous une alliance éternelle... Et votre descendance sera bénie du Seigneur. »

Ne condamnons pas trop vite les habitants de Nazareth. Ils ont plus d'excuses que nous. Ils ne savaient pas, alors que nous savons qui est vraiment « le fils de Joseph ». Ils étaient d'avant Pâques, et nous sommes d'après. Ils attendaient l'Esprit, et nous l'avons reçu. Ils avaient rompu l'alliance, et Dieu l'a rétablie, nouvelle et éternelle, dans le sang de son Fils. Ne les condamnons pas trop vite. Demandons-nous plutôt ce qu'il en est pour nous, aujourd'hui, dans la cathédrale de Blois, en cette messe chrismale, de notre capacité à accueillir la nouveauté de Dieu. Demandons-nous si nous sommes conscients que « la grâce et la paix nous sont données *aujourd'hui* de la part de Jésus-Christ, le Témoin fidèle, le Premier-Né d'entre les morts, le Prince des rois de la terre », qui fait de nous « un royaume et des prêtres pour son Dieu et Père ». Pour le dire d'un mot : si nous sommes enseignés par Dieu, demandons-nous devant Dieu si cela change notre vie.

Rendons-nous compte, par le fait même, que cette question nous met au pied du mur. Ou bien, victimes de la même illusion que d'autres qui ont cru trouver dans les Écritures la confirmation des choix de vie qu'ils avaient déjà posés, nous considérons qu'elle nous ont déjà dit tout ce qu'elles avaient à nous dire, et nous continuons à vivre notre vie comme nous l'avons toujours vécue. Ou bien nous nous voyons contraints de lire différemment les Écritures et de nous interroger à frais nouveaux sur la manière dont Dieu nous appelle *aujourd'hui* à être disciples de son Fils.

Ce passage n'est pas de l'ordre de l'intelligence, il est de l'ordre de la conversion. Car nous savons, dans l'intelligence de la foi, tout ce que nous devons savoir. Nous savons que Jésus est le Fils de Dieu. La belle affaire : ce n'est pas de le savoir qui nous aidera à choisir le bulletin à déposer dans l'urne le 23 avril, et plus encore le 7 mai. Ce n'est pas de le savoir qui résoudra nos problèmes professionnels ou familiaux. Ce n'est pas de le savoir qui, osons le dire, nous distinguera de la grande masse de ceux qui ne le

savent pas. Ce n'est pas de le savoir qui fera de nous les « prêtres du Seigneur » et les « servants de notre Dieu ».

Nous n'entendons pas jusqu'au bout la Parole de Dieu si, à chaque fois que nous l'entendons, elle ne nous met pas devant l'évidence que nous sommes encore très peu chrétiens. Alors nous sommes tentés d'incriminer cette Parole, de douter qu'elle soit efficace, de nous demander si, en définitive, elle est bien Parole de Dieu. Mais ce n'est pas elle qu'il nous faut incriminer, c'est nous ! Et si la force de l'Évangile se manifeste aussi faible dans le monde, c'est à nous de nous demander ce que devient cette force quand elle est accueillie dans nos cœurs.

Ici, il y a un contresens à ne pas faire. C'est celui que feront, non pas les habitants de Nazareth, mais les disciples eux-mêmes, les plus proches de Jésus. C'est le contresens de la montée à Jérusalem, celui des frères de Jésus qui lui intimement l'ordre de se manifester au monde (*Jean 7, 4*) – et l'évangéliste ajoute aussitôt que « même ses frères ne croyaient pas en lui » (*Jean 7, 5*). C'est le contresens des disciples Jacques et Jean, qui voudraient faire tomber le feu du ciel sur la terre (*Luc 9, 54*). C'est le contresens spirituel du refus de la croix de Jésus, et du refus que sa croix vienne se planter dans nos vies. Accueillir la force de l'Évangile, c'est l'accueillir dans sa faiblesse aux yeux du monde, c'est faire nôtre cette faiblesse, c'est accepter de devenir fous pour participer de la sagesse de Dieu. « Ce qu'il y a de fou dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour couvrir de confusion les sages ; ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort », affirme saint Paul (*1 Corinthiens 1, 27*). Et il n'hésite pas à s'impliquer lui-même dans cette affirmation : « Quand je suis venu chez vous, ... je n'ai rien voulu savoir parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (2, 2). Ceci afin que votre foi repose « non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (2,5).

Frères et sœurs, je ne me prends pas pour saint Paul, ni pour le Christ. Pourtant j'ai l'audace de penser que l'invitation que je vous ai adressée récemment dans ma lettre pastorale n'est en contradiction ni avec l'enseignement de Paul, ni avec l'Évangile du Christ. J'ai même l'audace de penser que l'enseignement de Paul comme l'Évangile du Christ nous appellent aujourd'hui à réapprendre à être fous aux yeux du monde pour aider le monde à guérir de sa folie. J'ai l'audace de penser que l'enseignement des apôtres comme l'Évangile du Christ nous appellent à des attitudes et à des choix de vie prophétiques pour « porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs leur libération et aux aveugles qu'ils verront la lumière, remettre en liberté les opprimés, annoncer une année favorable accordée par le Seigneur. » À condition de comprendre que la Parole qui s'accomplit aujourd'hui dans le Christ ne concerne pas que lui seul, mais nous concerne avec Lui. Avec lui nous sommes devenus un royaume de prêtres, de prophètes et de rois.

De quoi aurions-nous peur ? La venue au monde du Fils de Dieu n'est pas la clôture de l'histoire, mais tout à la fois son commencement, sa fin et son déroulement. Nous ne sommes pas en face de lui comme des spectateurs de son destin, mais nous sommes par lui, avec lui et en lui coopérateurs du salut du monde. La Parole de l'Écriture que nous venons d'entendre n'est pas en arrière de nous, mais en avant de nous et avec nous, pour transformer nos vies et manifester en nous sa puissance. Si notre cœur est disponible, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit.